

En relisant ces articles, dont la thèse générale ou fondamentale est juste, ainsi que nous l'avons dit, le lecteur est douloureusement surpris de trouver dans l'abondance de cette prose, qui se défend difficilement, si même elle s'en défend, d'être torrentueuse, tant d'écume sombre et âcre, et même tant de cailloux, à l'usage des passions populaires. Ni l'impétuosité passionnée de ce torrent, ni cette écume, ni ces cailloux ne bâtiront quoi que ce soit. Ils ne peuvent que dévaster, en éclaboussant.

Ainsi dès son second article, la question ayant seulement été posée dans le premier, M. Bourassa, après avoir très bien dit que les syndicats doivent se consacrer à la défense des assises de la société: Dieu, famille, patrie, se lance dans une attaque virulente contre la Fédération américaine du travail—qui mériterait bien d'autres reproches et qui ne mérite pas celui-ci—, parce qu'elle a soutenue les efforts militaires du gouvernement américain, en d'autres termes, parce qu'elle n'a pas adopté l'attitude révolutionnaire et anarchiste des I. W. W., contre lesquels M. Bourassa n'a encore trouvé rien à redire.

La guerre arrivant, écrit-il (16 avril 1919), le chef suprême du travail organisé d'Amérique—Anglais de naissance, paraît-il—s'est mis au service du gouvernement américain. Il a livré tout le travail syndiqué aux mains de la ploutocratie, acharnée à la fabrication des munitions et aux multiples spéculations de la guerre. Il a fait avaler la conscription par les ouvriers américains et, naturellement, par les ouvriers canadiens, qui ne forment qu'une infime minorité dans l'immense armée du syndicalisme international...

"La guerre finie, et même avant la fin, la réaction s'est annoncée, formidable et agressive. La masse des ouvriers syndiqués, baillonnés par leurs chefs autant que par les gouvernements, s'apprentent à prendre leur revanche. Les meneurs bolchévistes, communistes, révolutionnaires de tout acabit, en profitent pour faire passer tout leur programme de désordre social à la faveur de la réaction naturelle contre le militarisme et les lois odieuses et tyranniques mises en vigueur durant la guerre. Ils ont d'autant plus de chances d'y parvenir, totalement ou partiellement, que les chefs, Gompers en tête, afin d'entraîner la masse à leur suite, ont passé le temps de la guerre à griser les ouvriers d'irréalisables espérances d'après guerre. Gompers et ses comparses canadiens en sont, dans le monde ouvrier, au point où se trouvent Lloyd George, Wilson, Clemenceau et tous les chefs de la "démocratie triomphante" à l'endroit des peuples qu'ils ont menés à la boucherie. Victorieuses, mais déchirées, mutilées, saignées à blanc, les populations des pays alliés, comme celles de Russie et d'Allemagne, se sentent prises de colère au spectacle des ruses misérables de la diplomatie, des mensonges de la politiciannerie, et, plus encore, du luxe ébonté des profiteurs de guerre, qui s'étale cyniquement en face des tombes de leurs victimes..."

M. Bourassa parle ensuite de "cette poussée de rage et

de revanche" qu'il paraît croire bien naturelle; il parle des "*dures corvées, au bénéfice des bourgeois et des gouvernements autocratiques*" imposées aux ouvriers; mais rien pour rappeler l'élémentaire nécessité de se défendre, où se sont trouvés les pays et les gouvernements alliés, rien pour rappeler la justice de cette guerre défensive, rien pour signaler les responsabilités de l'Allemagne criminelle et barbare, rien pour indiquer que la peste bolchéviste vient de l'Allemagne. Après ces réflexions, qui viennent d'elles-mêmes à l'esprit, on voit mieux où s'en va le torrent de cette prose grosse d'invectives; on voit mieux quelles passions notre tribun inspire aux ouvriers, quelles armes il offre à leurs mains. Mais où sont là les sages conseils de modération, de pacification, de charité? Où sont les enseignements de Léon XIII et de Pie X?

Le directeur du *Devoir* traite nos ouvriers canadiens français de "naïfs, jobards"; il leur reproche de s'être laissé embrigader "*au profit de l'impérialisme anglais, du jingoïsme américain, de l'unionisme canadien et des profiteurs de guerre des trois pays*"; mais il oublie de faire voir comment ils eussent mieux protégé leurs intérêts professionnels et le bien général de la société, en prenant une attitude d'opposition contre le gouvernement de leur pays et contre les Alliés, comme ont fait certains nationalistes. Ce qu'ils eussent fait aux Etats-Unis et au Canada, nous avons pu le voir et en juger par ce qu'ont fait ici et là les I. W. W., par ce qu'ont fait en Angleterre et en France certains socialistes. Ils ont aidé l'Allemagne qui leur fournissait d'ailleurs de l'argent; ils ont nui à leur pays en y entretenant une espèce de guerre civile, en l'obligeant à de plus grands efforts et à de plus lourdes dépenses; ils ont prolongé la guerre et en ont aggravé les maux, même pour l'après-guerre.

Il y a une façon de prolonger la guerre en entravant ceux qui la font, comme il y a une façon, la bonne, de la terminer, en aidant au triomphe le plus rapide possible de la justice et du droit. Il est vrai qu'il faut pour cela, être assez renseigné et assez clairvoyant pour distinguer la juste guerre de la guerre barbare.

* * *

Les grèves de certains socialistes et leurs campagnes de presse défaitiste, leurs exigences égoïstes, en créant des embarras à leurs pays respectifs, ont nui aux patries qui les abritaient, favorisant d'autant l'ennemi, tout comme certaines oppositions politiques, systématiques et inintelligentes, absolument stériles quant à leur objectif avoué, n'ont réussi qu'à affaiblir les gouvernements et à les pousser à s'appuyer sur des éléments d'occasion, plus intelligents, mais pas plus désintéressés.

Ces exigences égoïstes et ces menées politiques ont oublié une chose élémentaire: c'est que le bien général dont le gouvernement régulier du pays est